

# JOURNAL DES DAMES

## ET

### DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

P A R I S.

Ce 14 Avril 1818.

*Le Rideau Levé* est, comme on sait, un ouvrage qui a mis en rumeur les grands et les petits talens des quatre premiers théâtres de la capitale. Le scandale qu'a produit cette brochure a donné à deux vaudevillistes l'idée de brocher, sous ce titre, une revue, dans laquelle figurent des ambassadeurs des principaux théâtres, les journaux et les pamphlets anonymes. Tout le mérite de la pièce consiste dans des épigrammes plus ou moins piquantes. On dit, par exemple, à l'Opéra qu'on y ronfloit jadis, qu'on y ronfle encore et qu'on y ronflera toujours. On demande à Feydeau de qui est la *Sérénade*, de Regnard, et il répond *Gay, gay, vous n'saurez pas, etc.* (Pour l'intelligence de cette plaisanterie, il faut savoir que c'est M<sup>me</sup>. *Gay* qui a arrangé la *Sérénade*). La meilleure scène est celle du Théâtre-Français, encore la caricature d'*Alceste-Damas* n'a-t-elle pas le mérite de la nouveauté.

Voici deux couplets qu'on a distingués et que chante M. *du Scandale*. Le premier offre la recette pour faire des pamphlets, et le second indique la manière de composer des pièces à succès :

AIR : *Alte là, la garde royale est là.*

Prenez de la calomnie,  
De l'aigreur et du dépit ;

A quelques grains de folie  
 Joignez un once d'esprit ;  
 Dans un peu d'encre bien noire  
 Faites infuser cela ;  
 Transvasez de l'écritoire  
 Et quand vous en serez là ,  
 Servez chaud ce plat-là ,  
 Le public y goûtera.

Prenez un beau caractère ,  
 Conservez-le tout entier ;  
 Empruntez au grand Molière  
 Quelques feuilles de laurier.  
 Joignez-y du dramatique ,  
 Du génie *et cætera* ,  
 Puis avec du sel attique  
 Assaisonnez tout cela ;  
 Servez chaud ce plat-là ,  
 Le public y reviendra.

~~~~~  
 Monsieur le Rédacteur ,

J'ai des complimens à vous faire ; j'ai vu vos collections de gravures : elles sont vraiment charmantes et je compte bien en emporter une pacotille avec moi.

Tel que vous me voyez , je viens de loin. J'arrive de l'Inde et j'ai le dessein d'y retourner incessamment. Je vis fort agréablement à Pondichéry avec une femme charmante, née dans le pays , mais qui , je vous assure , n'a ni le teint cuivré ni l'esprit obtus.

On croit presque , à Paris , que nous sommes , là-bas , des sauvages ; on nous prend tous pour des Marattes ou des Pindaris. Quelle erreur et comme on juge mal des choses ! Qu'on me suive et qu'on fasse le voyage , on verra que nos mœurs sont tout-à-fait européennes , nos toilettes ont l'air de celles de la Chaussée d'Antin. Seulement , nous sommes plus riches que vos petits-mâtres. Nos liqueurs sont plus délicates que celles qu'on vend dans vos cafés élégans : et nos restaurateurs , quoiqu'aussi bons que les vôtres , sont assurément moins chers.

Chez nous le fileur de coton , le fabricant de ces beaux mouchoirs dont vous êtes si fiers de vous parer , vit avec

... de légumes et  
 ... . Vos soupes é  
 ... reuses , seroient f  
 ... vos ouvriers se  
 ... bois. L'hiver , dar  
 ... Une chaleur gén  
 ... saisons de l'année  
 ... on en a le des

... Les manteaux , les  
 ... buttes , et tous ce  
 ... Angleterre n'ont pas  
 ... assommé , on se  
 ... à la légère Les f  
 ... et des robes qui  
 ... cher leurs formes d  
 ... Madras , Chandern  
 ... magasins fournis  
 ... Pondichéry est leur  
 ... contibuer aux de

... Pour un Français  
 ... boulevard Italien  
 ... attaché du prix :  
 ... filées , aux ariet  
 ... de tout cela d  
 ... il n'en exist  
 ... Nos amis s  
 ... Je joue mo  
 ... assure que quand

... Nous jouons là-b  
 ... des charades. N  
 ... voyez. Nous n'  
 ... n'allous pas si  
 ... d'être si avancés.  
 ... Vous êtes de  
 ... la jeunesse.....

... Je pourrais contin  
 ... voulez-vous , je  
 ... vous le souhaite  
 ... mérite.

... Je veux vous parl  
 ... toute entière dan

un sou de légumes et de riz. Pour deux sous il nourrit sa famille. Vos soupes économiques si utiles dans vos cités malheureuses, seroient fort dédaignées sur nos rivages. Durant l'hiver vos ouvriers se ruinent en falourdes, ou gèlent faute de bois. L'hiver, dans nos climats, est à peine connu de nom. Une chaleur généreuse féconde nos terres dans toutes les saisons de l'année, et chaque jour, à midi, on peut quand on en a le desir, faire bouillir son potage au soleil.

Les manteaux, les karricks, les fourrures, les charivaris, les bottes, et tous ces gros et lourds vêtemens de France et d'Angleterre n'ont pas cours dans nos marchés. On en seroit assommé, on se garde bien d'en faire usage. On est vêtu à la légère. Les femmes ont des voiles, mais transparents et des robes qui les entourent de leurs plis, mais sans cacher leurs formes délicieuses.

Madras, Chandernagor, Vintépaléon, Masulipatam, sont des magasins fournis de toutes sortes d'étoffes précieuses. Pondichéry est leur entrepôt et rien n'y manque de ce qui peut contibuer aux douceurs de la vie.

Pour un Français, il faut des spectacles. Je suis né sur le boulevard Italien à Paris. Or, je vous demande si je dois attacher du prix aux drames bien intrigués, aux scènes bien filées, aux ariettes, aux danses, aux vaudevilles? Nous avons de tout cela dans l'Inde. Non pas sur des théâtres publics; il n'en existe pas, mais dans nos maisons particulières. Nos amis sont les acteurs, nos femmes sont les actrices. Je joue mon rôle parfois comme un autre, et je vous assure que quand je suis en train j'excelle dans les *amoureux*.

Nous jouons là-bas la haute comédie, comme ici l'on joue des charades. Notre goût vaut bien le vôtre, comme vous voyez. Nous n'en sommes pas encore au mélodrame, nous n'allons pas si vite que vous, nous ne nous piquons pas d'être si *avancés*..... Vous reculez, à vrai dire, et nous arrivons. Vous êtes dans la vieillesse, et nous dans la vigueur de la jeunesse.....

Je pourrois continuer mes petites déclamations sur ce ton. Que voulez-vous, je suis fou de ma nouvelle patrie, soyez (je vous le souhaite) fou de la vôtre. Cette folie a bien son mérite.

Je veux vous parler d'une robe de ma femme qui passeroit toute entière dans un anneau de mariage. La mousseline

lui en a coûté deux guinées l'aune ; elle vaudroit cinq cents francs au Palais-Royal.

Nous étions sur les bords de la mer. Nous prenions le frais. Un navire mettoit à la voile. Le capitaine, qui étoit de mes amis, nous invita à faire avec lui le voyage de l'Isle de France. Nous acceptâmes, il ne s'y attendoit pas. Nos préparatifs furent bientôt faits. J'ai des crédits ouverts dans tous les comptoirs du monde, et avec ce moyen on trouve partout des habits et un couvert. Il n'y a pas besoin de malle et d'équipage.

Nous partîmes, mais nous voyant en chemin nous résolûmes d'aller jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Il y a là tout près, le vin de Constance, et ma femme a une passion pour lui. Je voulus lui en faire goûter sur les lieux-mêmes.

Arrivés au cap, ma femme ayant savouré ce vin si doux, me pria de lui permettre de me faire aussi cadeau d'une feuille de vin de Madère dont elle sait que je suis très-amateur.

Je ne suis pas homme à la contrarier en rien. Nous voguâmes vers l'isle de Madère, et de ce point, la curiosité nous poussant, nous sommes venus jusqu'à Gibraltar, jusqu'à Marseille, jusqu'à Paris.

L'Océan est comme une grande route. Les vaisseaux vont comme des diligences. C'est un cours réglé, il n'y a pas le moindre risque, c'est une partie de plaisir et je ne comprendrais pas qu'on fit de cela une affaire.

Nous avons rencontré en chemin la corvette de M. Freycinet, qui voguoit à pleines voiles jusqu'aux régions australes. Nous l'avons salué de bonne amitié et nous lui avons fait part de nos vœux pour la réussite de ses grands et beaux projets.

Il nous a promis de venir à son retour, nous dire un petit bonjour, sur la côte. Il faut que nous nous dépêchions pour aller le recevoir. Je n'ai pas voulu, Monsieur, passer à Paris, sans vous offrir mes hommages. Votre Journal fera merveille sous notre zone heureuse. Tenez-nous, de grâce, bien au courant des caprices de vos belles. Je vous donnerai des nouvelles de nos Bayaderes voluptueuses, que je n'ai pas trop reconnues à votre grand Opéra.

Adieu, Monsieur, n'oubliez pas mon abonnement. Quoiqu'Indien désormais par l'hymen et par la fortune, je vous avouerai qu'au fond de l'âme j'ai encore fortement les goûts Parisiens.

Cet instinct, ce n'est  
point. Je sens  
retremper dans vo  
de froid, des vents,  
un beau ciel et une  
Je vous quitte. J'er  
on dise, n'est pas  
msera durant la tra  
Chelley.  
Je suis, etc.

GEOGRAPHIE UNIVER  
digée par une soci  
et publiée par L.  
Lettres G et H. (

Presque à l'ouvert  
article de la maréch  
été ambassadrice  
un ambassadeur. «  
dans la retraite lors  
sire, comme ambas  
ni de Pologne, la  
ne ce monarque avoi  
out de fort peu de  
revenu par des bru  
ni avoit, disoit-on,  
lars, ne vouloit pa  
oit presque détermi  
oute la dextérité, l'e  
pour l'engager à vivre  
M<sup>me</sup> de Vauvois, ;  
issimulé les foiblesse  
es été, à l'exemple  
temporaires les moind  
établissement de ce p

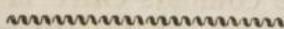
(1) Ces volumes sont  
naire, 14 francs ;  
G. Michaud, impri  
Pour recevoir ces  
francs.

Cet instinct, ce naturel ne se détruit point, ne se dérange point. Je sens un véritable bonheur d'avoir pu venir me retremper dans votre délicieuse capitale. Vous voici quittes du froid, des vents, des glaçons; mais je veux revoir un plus beau ciel et une végétation plus active.

Je vous quitte. J'emporte le jeu du *casse tête* qui, quoiqu'on dise, n'est pas du tout chinois. N'importe, il nous amusera durant la traversée. J'attendrai vos Numéros à Pondichéry.

Je suis, etc.

Prosper ZIMALA.



BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE, rédigée par une société de gens de lettres et de savans, et publiée par L. G. Michaud, volumes 19 et 20. Lettres G et H. (1)

Presque à l'ouverture du dix-neuvième volume se trouve l'article de la maréchale *de Guébriant*, la seule femme qui ait été ambassadrice personnellement, sans être l'épouse d'un ambassadeur. « Devenue veuve en 1643, elle vivoit dans la retraite lorsqu'elle fut chargée en 1645, de conduire, comme ambassadrice extraordinaire, à Vladislav IV, roi de Pologne, la princesse Marie-Louise de Gonzague, que ce monarque avoit épousée à Paris par procureur. Au bout de fort peu de temps de séjour à Varsovie, Vladislav, prévenu par des bruits injurieux contre la nouvelle reine, qui avoit, disoit-on, aimé éperdument le grand écuyer Cinq-Mars, ne vouloit pas la reconnoître comme sa femme, et étoit presque déterminé à la renvoyer en France. Il fallut toute la dextérité, l'esprit et la fermeté de M<sup>me</sup>. de Guébriant pour l'engager à vivre en époux avec la princesse Marie. »

M<sup>me</sup> de Vaumoz, auteur de l'article d'*Héloïse*, n'a point dissimulé les foiblesses de la nièce de Fulbert; mais elle n'a pas été, à l'exemple de Bayle, chercher dans les écrits contemporains les moins authentiques, ce qui peut augmenter l'avilissement de ce personnage. « Belle, mais surtout spiri-

(1) Ces volumes sont de plus de 600 pages chacun. Prix sur papier ordinaire, 14 francs; sur grand raisin, 24 francs; à Paris, chez L. G. Michaud, imprimeur, rue des Bons-Enfans, n<sup>o</sup>. 34.

Pour recevoir ces deux volumes, par la poste, il faut ajouter 10 francs.

uelle, Héloïse se livra avec ardeur à l'étude des sciences, et se fit un nom dans le monde, dès sa première jeunesse, par une érudition, rare chez les femmes, plus rare encore dans le temps où elle vécut. Elle possédoit à-la-fois la science de la philosophie et les langues latine, grecque et hébraïque..... Ceux qui voudront bien connoître l'histoire de ses amours, chercheront dans ses lettres originales ce qui peut pallier ses fautes..... On ne l'excuse point, mais on conçoit qu'égarée par la lecture des anciens philosophes, elle ait pu préférer la gloire de son amant à son propre honneur en refusant de l'épouser..... C'est dans les deux premières lettres que se trouvent ces tableaux de combats entre la ferveur religieuse et les souvenirs d'un sentiment qu'elle réproûve; cette opposition de la paix du cloître avec l'agitation du cœur de la cénobite, dont Pope a tiré un parti si heureux dans sa fameuse épître à Héloïse, tant de fois paraphrasée par des imitateurs. »

L'intéressant article de *Heyne*, qui ne se trouve dans aucune biographie française, a été fourni par M. Quatremère de Quincy. Fils d'un tisserand, Heyne, né en Saxe en 1729, vit souvent, dans son enfance, couler les pleurs de sa mère, qui ne pouvoit lui donner du pain. Son parrain se chargea de payer à un maître d'école trois sols par semaine. « Il faut voir dans les écrits de Heyne, dit M. Quatremère, comment il exprime la joie que lui fit éprouver ce bienfait. « Son père auroit voulu qu'il prît un métier; sa mère étoit plus favorable à ses desirs; mais pour passer de l'école au collège, il falloit payer un florin tous les trois mois, se procurer un manteau bleu, et des livres. Heureusement pour Heyne qu'il avoit, selon l'usage d'Allemagne, plusieurs parrains. Le second parrain fit un sacrifice; mais il fallut mettre tant d'épargne dans l'emploi de la somme donnée, que le jeune écolier fut souvent réduit à emprunter les livres de ses camarades pour les copier. A trente-six ans, Heyne n'avoit pas encore l'idée de l'aisance. Au reste, vivre et étudier étoient son seul besoin, sa seule ambition. Ce qui l'affligeoit par fois, c'étoit, dans le monde, une gaucherie, qui provenoit du manque d'une bonne éducation. Sa résolution de lutter contre la fortune n'en devint que plus ferme. « Il vouloit voir si, jeté par elle dans la poussière, il ne parviendroit pas à se relever. « Pour augmenter ses ressources par quelques travaux, il eut d'abord recours aux traductions; mais le bombardement de Dresde lui fit perdre le fruit de ses épargnes.

fin une place de p  
à l'abri du besoin  
Europe l'admirent s  
éminctions, de tous le  
lres, il parvint à  
considération public  
es révolus ( le 25 s  
ville de Gœttingue  
ante. Non seulemen  
oblians, mais toutes  
les ordres, allèrent  
leurs hommages au  
presque tous été les élé  
d'hommes qui gagne  
pient vivement au j  
mesure qu'on faisoit  
Il s'emportoit quelque  
scrupuleusement toute  
rière n'étoit pas mo  
versité avoit été l'éco  
étoit sûr de l'intéress  
Passons au philant  
qui, de bonne heure  
pendante. Il visita no  
d'eterre, mais celles  
Hollande, de l'Italie  
sieurs royaumes du n  
dans plusieurs ouvra  
es recherches. « Se  
erre-Cauchy, avaien  
qui une souscription  
bessein de lui ériger  
éloigné de sa patrie:  
arrivât aux souscripto  
pas un ami en  
pareille entreprise  
et lui fut rendu après  
et causée par une fi  
ra visitant un malad  
la plus austère. Il n  
de pain, de beurre  
et ne se mêloit j  
passa, dit-il, tren

Enfin une place de professeur à l'université de Gœttingue le mit à l'abri du besoin ; la plupart des sociétés savantes de l'Europe l'admirent successivement. « Comblé de toutes les distinctions, de tous les honneurs qu'on peut obtenir par les lettres, il parvint à une extrême vieillesse, entouré de la considération publique. Le jour où il eut ses quatre-vingts ans révolus ( le 25 septembre 1809 ), devint une fête pour la ville de Gœttingue, et fut célébré avec une solennité touchante. Non seulement l'université en corps, professeurs et étudiants, mais toutes les autorités et les citoyens de tous les ordres, allèrent en pompe offrir leurs félicitations et leurs hommages au célèbre octogénaire, dont ils avoient presque tous été les élèves. Heyne appartenoit à ce petit nombre d'hommes qui gagnent à être connus. Ses défauts frappoient vivement au premier abord ; mais ils dispa-roissoient à mesure qu'on faisoit avec lui plus intimement connoissance. Il s'emportoit quelquefois ; et peut-être alors ne pesoit-il pas scrupuleusement toutes ses paroles ; mais la bonté de son caractère n'étoit pas moins grande que sa vivacité. Comme l'adversité avoit été l'école de sa jeunesse, quiconque souffroit, étoit sûr de l'intéresser. Heyne mourut le 14 juillet 1812.

Passons au philanthrope *John Howard*, fils d'un tapissier, qui, de bonne heure, se vit possesseur d'une fortune indépendante. Il visita non seulement toutes les prisons de l'Angleterre, mais celles de la France, de l'Allemagne, de la Hollande, de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal, de plusieurs royaumes du nord, d'une partie de la Turquie et publia dans plusieurs ouvrages les résultats de ses excursions et de ses recherches. « Ses travaux, dit son biographe, M. Lefevre-Cauchy, avoient tellement attiré l'attention publique, qu'une souscription considérable fut levée à son insu dans le dessein de lui ériger une statue. Il paroît qu'il étoit alors éloigné de sa patrie : lorsqu'il eut connoissance du projet, il écrivit aux souscripteurs pour les en détourner. « N'ai-je donc pas un ami en Angleterre, disoit-il, qui s'oppose à une pareille entreprise ? » Mais cet honneur ne fut qu'ajourné, et lui fut rendu après sa mort, survenue le 20 janvier 1790, et causée par une fièvre maligne qu'il avoit prise à Cherson, en visitant un malade. Howard menoit la vie la plus sobre et la plus austère. Il ne se nourrissoit que de pommes de terre, de pain, de beurre et de thé, fuyoit les plaisirs du monde, et ne se mêloit jamais dans ce qu'on appelle la société. Il passa, dit-il, trente années sans goûter même de vin, et

8)  
ardeur à l'étude des sciences,  
des sa première jeunesse,  
s femmes, plus rare encore  
possédoit à-la-fois la science  
atine, grecque et hébraïque....  
l'histoire de ses amours,  
iales ce qui peut pallier ses  
mais on conçoit qu'égarée  
sophes, elle ait pu préférer  
pre honneur en refusant de  
ux premières lettres que se  
entre la ferveur religieuse et  
qu'elle réproûve ; cette op-  
l'agitation du cœur de la  
parti si heureux dans sa fa-  
e fois paraphrasée par des

qui ne se trouve dans au-  
fourni par M. Quatremère  
Heyne, né en Saxe en 1729,  
couler les pleurs de sa mère,  
rain. Son parrain se chargea de  
ois sols par semaine. « Il faut  
dit M. Quatremère, comment  
ouver ce bienfait. « Son pere  
sa mère étoit plus favorable  
l'école au collège, il fal-  
is mois, se procurer un man-  
eusement pour Heyne qu'il  
plusieurs parrains. Le se-  
is il fallut mettre tant d'é-  
e donnée, que le jeune éco-  
unter les livres de ses cama-  
six ans, Heyne n'avoit pas  
ste, vivre et étudier étoient  
a. Ce qui l'affligeoit par fois,  
rucherie, qui provenoit du  
Sa résolution de lutter contre  
ferme. « Il vouloit voir si,  
l ne parviendroit pas à se re-  
essources par quelques tra-  
x traductions ; mais le bon-  
re le fruit de ses épargnes.

s'abstint long-temps de manger de la chair d'animaux. Il aimoit surtout les fruits, et c'étoit la seule chose où il mît du choix. Lorsqu'il étoit en Turquie, ayant été assez heureux pour guérir de quelque maladie, un homme riche, celui-ci lui offrit une bourse de deux mille sequins. Howard les refusa, et lui demanda la permission d'envoyer de temps en temps chercher dans son jardin quelques grappes de raisin et quelques oranges pour son déjeuner. Le Turc lui envoya dès ce jour, chaque matin, un grand panier rempli des plus beaux fruits qu'il pouvoit recueillir.... Le prince Henri de Prusse lui demanda un jour s'il n'alloit jamais dans quelque endroit public le soir, pour se distraire des soins de la journée : « Jamais, répondit-il ; je trouve à faire mon devoir, » plus de plaisir que tous les divertissemens du monde ne pourroient m'en procurer. »

Au lieu de prendre perruque, hommes et femmes se font teindre les cheveux ; mais tous y mettent du mystère, et le teinturier le plus habile n'a aucune recommandation à attendre des personnes qui l'emploient. C'est pour cela que nous allons indiquer M<sup>me</sup>. *Planne*, rue Traversière St.-Honoré, n<sup>o</sup>. 20. Elle teint les cheveux, et vend même la poudre pour les teindre.

#### M O D E S.

Les chapeaux de paille sont encore en bien petit nombre. Cependant les modes offrent une grande variété, parce que chaque modiste a sa manière d'assortir les étoffes, et que les chapeaux se trouvent en concurrence avec les capotes. Les capotes unies sont communément couleur paille à liserés ponceau, ou vertes à liserés lilas ; on en fait beaucoup en étoffes écossaises. Ces dernières sont ordinairement très-profondes, à passe presque droite et bordées d'une large blonde. On met jusqu'à trois biais de gaze pour garnir le bord des chapeaux de crêpe : ces biais étagés avancent beaucoup sur la passe. On voit quelques biais en gaze-cachemire ; mais les gazes écossaises sont employées bien plus fréquemment.

A la feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1724 et 1725.

Ce Journal paroît, à  
le 15, avec deux Gr  
siv, et 36 fr. pour un

En 1802, a été con  
tibles et de Voiture  
lunes, 18 N<sup>os</sup>. par an

Le Susceptible par  
tu craint toujours ce  
n l'engager à ne po  
susceptibilité vient d'é  
sapes étoient, en gé  
me et est allé rejo  
ment et la Comtesse  
ment aussi, d'éprouve  
surtout comtesse pouvo  
Un mauvais plaisan  
séries dans la com  
seroit douter que  
sires.

Nous ne parlons  
sires de Rhodéz et  
sont leurs pages de